

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 27 (1889)  
**Heft:** 34

**Artikel:** Saint-Lien  
**Autor:** Barancy, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-191183>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ào mondo, se desâi on iadzo noutron menistrè ein coumeinceint son prèdzo ? »

Et coumeint lè dzeins lo vouâitivent tot ébaubi, lo menistrè, po lào repondrè, lào trait la leinga.

Lo menistrè avâi réson, kâ atant 'na brava dzein pâo fèrè dè bin ein eincoradzeint, ein consoleint, ein bailleint dâi bon consets à cliâo qu'èin ont fauta, atant on mîna-mor qu'a crouie leinga pâo fèrè dè mau ein aleint mau-deseint décé delé, et ein délaveint lè z'autro. Mémameint dè trào devezâ quand bin on n'a pas pi crouie leinga, cein eimbètè lo mondo, kâ on n'amè pas que lè dzeins dévezéyont su noutron compto à mein que ne diéssont què dâo bin. Vo vo rassoveni bin dè Bibi qu'avâi son caïon tant malâdo, que lè dzeins étiont adé à lài demândâ coumeint l'allâvè, que cein l'eimbètâvè. On dzo, ein eintreint dein l'éboiton, tràovè se n'anglais qu'avâi passâ l'arma à gautse.

— Dieu sâi bény ! se fe à sa fenna, lo caïon est crèvâ ; lo vouaiquie frou dè la leinga dâo mondo !

Mâ lài a leinga et leinga, et dè totès lè crouiès, cliâ dè la fenna à Bique-net étâi dè la pe finna sorta.

Cllia fenna étâi malada. Ne sé pas que l'avâi medzi ; mâ tantîa que failu allâ queri lo màidzo que dit que coute qui coute failâi tâtsi dè la fèrè rein-drè, sein quiet cein volliâvè mau veri, vu que y'avâi on rudo grabudzo dein se n'estoma.

Cllia pernetta étâi 'na dzein qu'avâi la môûda dè derè dâo mau dè tot lo mondo ; assebin lè dzeins lài cosont bin cein que lài étâi arrevâ, et tot parâi tsacon s'èin einquietâvè, kâ on a adé pedi de 'na dzein que souffrè, et coumeint on desâi que l'avâi medzi oquiè que l'avâi eimpouésenâie, tot lo mondo étâi on pou ein cousin, vu que cein poivè arrevâ à tsacon. L'a medzi çosse, se desont lè z'ons ; l'a medzi cein, se desont lè z'autro ; y'avâi dâo verd-dè-gris dein son cassoton, fasâi sa vesena, la fenna à Miquelet ; mâ nion ne savâi à su cein qu'èin étâi, tot que l'étâi eimpouésenâie.

— Et vo ne sédè pas avoué quiet le s'est eimpouésenâie, fe lo père Coucan à n'on moué dè pernettes que lavâvont vai la goletta dâo bornè dè la salarda, dâo tserfouillet et autrès jerdinadzo ; vo ne lo sédè pas ?

— Et na ! Et avoué quiet don ?

— Le s'est mozu la leinga.

### SAINT-LIEN

La mère Auvrains, la Suzanne, comme on l'appelle plus communément, habite la ferme des Buisses, située à l'extrémité du village de Presselles. C'est une jolie

ferme proprette et avenante, tapissée de folle vigne, toute feuillue l'été, toute blanche l'hiver, et dont le toit de briques baigné de soleil ou encapuchonné de givre attire le regard par sa girouette surmontée d'un coq.

La mère Auvrains est une petite vieille dont les yeux clairs, restés fort beaux en dépit du temps, illuminent d'un éternel sourire son visage pâlot et ridé, mais ridé à la façon d'une fleur conservée entre les feuillets d'un livre. Car elle est encore jolie et, sous ses cheveux blancs, elle a conservé un teint délicat, à peine rosé, rappelant la dernière églantine frappée par le vent d'hiver.

Vêtue d'une jupe de bure ou de cotonne, selon la saison, d'un casaquin enfoncé sous sa jupe et d'un tablier à bavette, elle abat quasi autant d'ouvrage que son mari, car, si de l'aube à la nuit, il s'occupe de ses champs, c'est elle qui fait la cuisine, qui prend soin de la basse-cour, qui coule sa lessive et ravaude les hardes, sans autre aide qu'une gamine de treize ans gardée à la ferme par charité.

Ces deux bons vieux s'adorent encore et, depuis tantôt quarante ans qu'ils sont mariés, il n'est point arrivé une seule fois à la mère Suzanne de penser à un autre homme que son mari, ni à Pierre Auvrains de désirer une autre femme que la sienne. Le maître d'école les compare, sans que personne y comprenne rien d'ailleurs, à Philémon et Baucis.

Maintenant je dois avouer que, depuis quarante ans aussi, ils donnent asile à une statue de saint Lien.

Elle est installée dans la salle basse, au-dessus de l'immense cheminée, bien en vue, dans une sorte de niche creusée exprès pour elle.

Cette statuette en plâtre peint n'a rien qui puisse charmer le regard. Le bienheureux a été grossièrement moulé, les traits de son visage sont noircis comme les poutrelles saillantes du plafond et, de ses deux bras jadis élevés vers le ciel dans une attitude d'ardente invocation, il ne reste plus que le gauche.

Il est manchot, le pauvre, et cet unique bras semble maintenant immobilisé dans un geste provocateur bien plus que suppliant.

N'importe ! Tel qu'il est, la mère Auvrains ne le céderait pas pour tout ce qu'on pourrait lui offrir, et je vais vous dire pourquoi.

Quand elle avait dix-huit ans, Suzanne Lanerson était bien la plus ravissante créature du bon Dieu.

Les jalouses du pays chuchotaient qu'elle était rousse, mais elles mentaient, car ses cheveux fins, légers, frisottants, nimbaient son front d'une belle auréole d'or pâle.

Avec son teint éblouissant, ses yeux bleus comme un coin du ciel, sa bouche mignonne et sa taille souple, elle faisait retourner tous les gens sur son passage et semblait ne pas le remarquer.

Elle n'avait plus de mère, son père était sabotier, et elle travaillait en journée à faire des robes, des coiffes ou des ravaudages.

Elle gagnait très peu, car les ouvrières ne sont guère rétribuées dans les villages, et le père, dont les vieilles mains commençaient à trembler, ne parvenait pas non plus à mettre de côté la moindre économie.

Alors, comme on les savait pauvres, le temps passait et personne ne songeait à épouser Suzanne. Le garçon du maire, celui du charron et encore Paulin Jémay, lui firent bien les yeux doux, mais en pure perte, car la petite était sage autant que jolie.

Toutes ses compagnes, même les plus laides, ce qui est regrettable à dire, se marièrent à son nez avec la joie inavouée de la voir, peu à peu, devenir vieille fille.

Elle prit d'abord son mal en patience. Un peu plus tôt, un peu plus tard, elle pensait bien que son tour viendrait de trouver un époux et, quand on l'appela, ici ou là, pour tailler et coudre une robe de noce, elle s'y rendait de bon cœur, sans arrière-pensée, avec le même sourire sur ses lèvres rouges.

Cependant les années se succédèrent et le moment approcha où Suzanne Lanerson entrevit avec effroi la fête de sainte Catherine.

Des commères, qui s'intéressaient à elle, lui conseillèrent de s'adresser à saint Lien et de le prier avec confiance.

— Il te fera trouver un mari, bien certainement ! lui affirmèrent-elles. Ne sais-tu pas qu'il est le patron des fiancés et des époux et pour le moins aussi puissant dans le ciel que peut l'être sainte Catherine. Il remporte même beaucoup plus de victoire qu'elle...

D'abord elle ne voulait pas y croire ; mais, à force de se l'entendre répéter, elle finit par acheter une petite statuette du saint, pour lequel on a une grande vénération à Presselles.

Elle la monta dans sa chambre et la plaça dehors, à droite de sa croisée, derrière les vitres, à la façon dont nous plaçons nos baromètres.

Ne croyez pas que ce fût par irrévérence. Non. Elle choisit ce coin de préférence, parce que sa croisée était extérieurement enguirlandée de glycines aux grappes lilas et que le bon saint devrait, selon elle, se trouver très bien sur le petit socle de bois taillé par le sabotier, au milieu de la fraîcheur des feuilles et du parfum des fleurs, avec le nid jaseur au-dessus du toit qui, dès l'aube, lui enverrait sa chanson. Et elle le pria chaque matin avec ferveur.

Eh bien ! le saint parut se montrer insensible. Lui, qui se laissait, disait-on, si facilement attendrir, fut récalcitrant à la voix de cette jolie bouche, à la prière de cette âme blanche.

Le temps passa, les hirondelles abandonnèrent le clocher du village, le bois de chênes, en face, se colora d'une teinte d'or rouge, autour de la maisonnette, les feuilles revêtirent leur parure d'automne, les glycines alanguies s'étiolèrent sur leurs tiges, puis les pétales tombèrent et le vent les emporta comme une envolée de papillons. Octobre touchait à sa fin.

Si, le 25 du mois suivant, Suzanne Lanerson n'était point mariée, elle aurait tressé la couronne de sainte Catherine.

Or, il fallait qu'elle s'y attendit, car pas un garçon ne songeait à demander sa main, sachant bien que cette main finette n'apporterait point un sou de dot.

Comme ses compagnes allaient rire d'elle désormais, la railler de sa crédulité à saint Lien, et la traiter de vieille fille !

Elle en fut si profondément découragée, qu'elle ne se sentit pas la force de prier le saint ; la foi déserta son cœur comme les hirondelles avaient déserté leurs nids, chassées par le froid, et, un matin de novembre que le ciel n'avait plus de rayons, elle écarta les branchettes dénudées de glycines et en retira la statuette avec un mouvement de colère mal contenue.

Sa main tremblait si fort que la petite statue lui échappa et tomba dans le vide.

Suzanne eut peur. Il lui sembla qu'elle venait de commettre un sacrilège et, tout émotionnée, avec de grands battements de cœur, elle descendit en courant pour relever saint Lien qui certainement s'était brisé dans sa chute.

Quelle ne fut pas sa surprise de rencontrer en bas, dans la salle où son père taillait ses sabots, un étranger qui, debout près du bonhomme, lui tendait la statuette à laquelle, par miracle, il ne manquait qu'un bras.

— Je ne sais qui m'a lancé ça sur la tête, disait-il, mais je ne lui en ferais pas mon compliment.

Un mince filet de sang coulait de son front et sillonnait sa joue.

Suzanne, de plus en plus émue, s'accusa humblement, demanda pardon et offrit de l'eau pour enlever ce sang qui l'impressionnait.

L'inconnu sourit et pardonna à la condition qu'elle-même ferait le pansement. Elle obéit plus tremblante encore que tout à l'heure.

Ce fut, d'ailleurs, bien promptement terminé, trop promptement même au gré du blessé. Il regardait Suzanne et Suzanne le regardait. Il se disait qu'elle était charmante ainsi, avec le véritable émoi qui se lisait dans ses prunelles bleues, et il ne pouvait se lasser de contempler son visage délicat et ses cheveux blonds rebelles.

Elle pensait qu'il n'y avait certainement pas à Presselles d'aussi joli garçon que lui.

Il paraissait âgé d'une trentaine d'années et ses yeux, intelligents et bons, la firent tressaillir, elle ne sut pourquoi, en se fixant sur les siens, car il ne partit pas immédiatement après qu'elle l'eut pansé.

Il se reposa un instant et raconta qu'il venait de Sauge pour se rendre aux Buisseries et traiter avec le fermier qui voulait vendre. S'ils s'entendaient pour le prix, c'est lui qui le remplacerait et Suzanne songea, dans le fond de son cœur, qu'on ne perdrait pas au change et qu'elle aurait plus de plaisir à rencontrer le nouveau fermier, que la face réjouie et le nez bourgeonné du bonhomme Sylvain.

Pierre Auvrains serait aussi très heureux d'avoir une aussi belle voisine et il se le disait à part lui, tandis que le vieux Lanerson, s'étant remis au travail, coupait et taillait ses sabots.

La maison du sabotier est triste aujourd'hui ; les volets sont clos, le toit est couvert de neige.

En revanche, la ferme des Buisseries est en liesse.

On festoie largement dans la grande salle ; on rit, on chante, et les belles lueurs claires de l'âtre jettent aux croisées des reflets changeants comme ceux d'un vitrail d'église.

Aujourd'hui Suzanne Lanerson a épousé Pierre Auvrains, celui que saint Lien, en glissant des mains de la jeune fille, avait glissé au front.

Et dire qu'elle ne voulait plus avoir confiance au bon saint ! Il ne pouvait cependant pas l'exaucer d'une manière plus frappante...

Et voici pourquoi la statuette est pieusement conservée dans une sorte de niche, au-dessus de l'immense cheminée.

Et pourquoi, bien qu'il soit manchot, le pauvre, et noirci comme les poutrelles du plafond, et bien laid maintenant, la mère Auvrains, toujours reconnaissante, ne le céderait pas pour tout ce que vous lui offririez !

JEAN BARANCY.

### Boutades.

Une Lausannoise, qui est encore charmante, — et passablement coquette, — a une jeune fille de 17 ans jolie à croquer.

— Je suis sûr, lui dit quelqu'un que, ravissante comme elle est, votre fille ne doit pas manquer d'épouseurs ?

— Non, certes, répliqua la maman, mais je suis encore trop jeune pour la marier.

Un étudiant rencontre une élève du conservatoire, avec son portefeuille de musique à la main. La trouvant adorable, il s'approche, se découvre respectueusement, et de sa voix la plus douce :

— Vous chantez, mademoiselle ?...

— Oui, monsieur.

— J'aimerais bien vous accompagner.

Une lingère, affligée d'un énorme goître, travaillait dernièrement chez un de nos voisins. On parlait de la Fête des Vignerons, et elle manifestait l'intention de s'y rendre pour la représentation du vendredi.

Un gamin de la maison, âgé de 4 ans, qui écoutait la conversation, lui dit tout-à-coup :

Est-ce que vous irez à Vevey avec toute cette enflure ?

Une belle-mère, sentant sa fin prochaine, disait dernièrement à son genre :

— Non-seulement je ne vous en veux pas, mais je vous remercie ; car je vous devrai de quitter la vie sans regret !

Un général, demeurant dans une rue étroite de Paris, ayant été nommé grand-officier de la Légion-d'Honneur, changea immédiatement de domicile et alla se fixer sur les Boulevards.

— Vous étiez mal logé ? lui demanda un de ses amis.

— Non, au contraire ; mais la rue était trop étroite ; et, vous comprenez, maintenant que je suis grand-officier, si j'étais venu à mourir, les deux bataillons auxquels j'ai droit n'auraient pas pu se déployer : la manœuvre aurait été étriquée. J'aime pas ça, moi... Et j'ai déménagé !

**Solution du problème de samedi :** Chaque Grâce avait 9 fruits avant le partage, soit, ensemble, 27 fruits. — Ont répondu juste : MM. L. Porchet, Jules Ernst, D. Malherbe, J. Bastian, Mansueti, L. Tinembart, Cercle du Logis du Monde, Bex, Rosat, E. Bastian, J. Bachelin, Lehmann, A. Guignaud, E. Terrin, C. Vauthey, F. Dupond, Grillet, H. Richard, L. Rusillon, Café Rey, Genève ; Perrot, H. Heer, Ganière, Brasserie Bolter, Nyon, D. Roth, Ph. Forney, Tailless, fils, Café des Delices, Genève ; Hennard, Cery.

La prime est échue au Café Rey, Plainpalais, Genève.

*Problème proposé par M. J. Bastian, à Lutry.* — 100 fr. sont à partager entre des hommes, des femmes et des enfants, faisant, en tout, 100 personnes. Chaque homme reçoit 5 fr., chaque femme 1 fr, et les enfants 5 centimes chacun. Combien y avait-il d'hommes, de femmes et d'enfants ? — Prime : Un objet de poche.

## Papeterie Monnet

et Bureau du Conteur Vaudois.

Vues photographiques des principales scènes de la fête des Vignerons : Invocation à Bacchus ; — Invocation à Palès ; — Défilé de la troupe de Bacchus ; — Les armaillis (Ranz-des-vaches) ; — Ballet des jardiniers ; — Ballet des enfants du Printemps ; — Invocation à Cérés ; — Ballet des Bacchantes ; — La Valse de Lauterbach ; — Ballet des faucheurs ; — Chœur final ; — Ballet des moissonneurs ; — Défilé des Vignerons ; — Défilé de la Troupe de Cérés ; — Défilé de la Troupe de Palès. — Prix, 2 fr. pièce.

L. MONNET.

### ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encaissement de coupons. Recouvrements.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud, 4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.